

Pâques

Ce matin-là, les disciples n'avaient pas vraiment de quoi se réjouir, ni de quoi être fiers. Celui qui était leur ami, et bien plus qu'un ami, avait été mis à mort l'avant-veille. En lui, ils avaient mis leur espérance, et apparemment, cette espérance était déçue. Ils voyaient en lui, Jésus, le Sauveur, celui qu'annonçaient les prophètes, et ce même Jésus avait été arrêté, condamné, mis à mort. De quoi semer le doute dans plus d'un esprit ; était-il vraiment le Fils de Dieu ?

Et les disciples n'étaient pas vraiment fiers, eux qui n'avaient pas eu le courage de l'accompagner jusqu'au bout, jusqu'au pied de cette croix sur laquelle il était suspendu. Quelques femmes étaient là, des soldats, la foule, mais eux, non, à part celui que Jésus aimait, et à qui il confiait sa mère, lui demandant, à elle, de le recevoir comme fils.

En ce matin du troisième jour, pour eux, commençait le deuil. Eux n'avaient pas vraiment le cœur à sortir, mais Marie de Magdala se rendit au tombeau. Et là, stupeur : il s'est passé quelque chose, la pierre qui fermait le tombeau a été roulée ! Il s'est passé quelque chose, oui, mais quoi ? Pierre et le disciple que Jésus aimait veulent en avoir le cœur net, et tous deux s'élancent vers le tombeau : l'interrogation est plus forte que leur peine.

Et l'un, et l'autre, voient le tombeau, vide. En fait, non, pas tout à fait vide : il reste les linges qui avaient enveloppé le corps, mais le corps de Jésus, lui, n'est plus là.

Il s'est bel et bien passé quelque chose, cette nuit-là, et le jour en porte la trace.

L'aube d'un jour nouveau se lève, et le tombeau s'ouvre à une absence.

Pour les disciples, c'est un nouveau bouleversement, le deuxième, en trois jours. Et si l'on s'arrête à ce qu'ils voient, il n'y a pas encore de quoi se réjouir, au contraire : Jésus n'est plus seulement mort, il est porté disparu, ce qui rend le deuil plus difficile encore.

Mais la foi qui a des yeux voit autre chose que l'absence et le vide. Le disciple croit, et comprend enfin ce que le Christ leur annonçait ces dernières semaines ; qu'il serait mis à mort, et qu'il ressusciterait le troisième jour. Tous alors, se demandaient ce que pouvaient bien signifier « ressusciter d'entre les morts ».

Ressusciter d'entre les morts, c'est d'abord cela : entrer dans une liberté insaisissable, même par une pierre roulée devant un tombeau, et même par la mort. Et si le premier signe, celui d'une absence, est déroutant, il ouvre aussi à la perception d'une présence toute autre et pourtant semblable, d'une vie que le cœur de l'homme ne peut imaginer.

Et lorsque le cœur, enfin, arrive à croire que cette vie, non seulement est possible, mais bien réelle, c'est alors que le deuil se change en une danse, les habits funèbres en parure de joie. Le Christ ne leur avait-il pas dit, quelques jours auparavant, qu'ils seraient dans la tristesse, mais que cette tristesse se changerait en joie ?

Voilà qu'en ce matin là, tout prend sens, même ce qui semblait ne pas en avoir. Là où le désespoir était proche, luit une nouvelle lueur d'espérance. Là où il semblait n'y avoir que mort et deuil, se manifeste une vie nouvelle, inouïe, inimaginable. Ce jour est bel et bien le premier de la semaine, puisque Dieu fait toute chose nouvelle.

Peu de temps avant, tout semblait finir, mais à présent, pour les disciples, tout commence. Et après tout ce qu'ils ont traversé, la joie qui naît dans leur cœur, rien, ni personne, ne peut l'enlever. Pour l'heure, il leur faut le temps de digérer tout ce qu'ils ont vécu en ces jours, et le Christ, Ressuscité, se montrera à eux, pour que leur foi s'affermisse et que leur joie s'enracine. Viendra alors le temps où ils seront prêts à annoncer ce qu'ils ont vécu, ce dont ils ont été les témoins, jusqu'aux lointains du monde, mais aussi à travers les siècles.

Tout cela fait beaucoup, et même trop : quelle succession de bouleversements et d'émotions, en à peine quelques jours ! Alors il faut du temps pour intégrer tout cela ; ce qui était valable pour les disciples l'est encore pour nous, et tout particulièrement dans ce contexte qui nous empêche de nous rassembler pour fêter pâques. Peut-être que bien des cœurs ne sont pas à la fête, peut-être beaucoup se disent que cette année, le carême joue les prolongations, et qu'on se demande bien quand sera sifflé le coup d'arrêt, quand on pourra enfin sortir, respirer, revivre. Probablement que nous mesurons avec une acuité plus vive ce qui fait nos vies, ce qui fait que nous nous sentons vivre, et pour une part, ce qui est essentiel et ce qui est secondaire.

Nous avons l'assurance d'une chose : comme toutes les épreuves, elle aura une fin, elle ne dure qu'un temps. Mais il est vrai que la célébration des pâques semble reportée à une date ultérieure.

Pour autant, nous pouvons, en ce jour de pâques, reconnaître comme une aurore qui pointe, annonciatrice du jour nouveau. Tout comme la résurrection du Christ précède notre propre résurrection, la fête de pâques de cette année précède le moment où nous pourrons à nouveau respirer, où nous serons à nouveau libres de nos mouvements. Ce moment, peut-être, aura quelques ressemblances avec ce jour où le Christ appela Lazare à la vie en disant : Lazare, viens dehors ».

Ainsi, ce matin, nous recevons ce message porteur de vie. Non pas seulement comme une bonne nouvelle, celle d'une histoire qui finirait bien, mais bien comme l'annonce heureuse d'une vie sur laquelle la mort n'a plus nulle prise, et à laquelle, tous, nous sommes appelés.

Christ, le premier, a accompli la traversée, le premier, il est passé, pour nous ouvrir le chemin, de la mort vers la vie.

La où il y a la mort, le Christ vient à nous pour dire : levez-vous, partons d'ici.

Non pas pour fuir, mais bien pour aller au-delà, pour découvrir cette joie profonde qui n'est pas factice, mais qui est un don de son amour inépuisable et assez puissant pour faire jaillir la vie là où elle n'était pas, là où elle n'était plus.

Oui, Christ est ressuscité des morts, et le dernier mot de son histoire, de notre histoire, est la Vie.

Fr. Loïc BOURNAY, o.p.